

## Dernier jour et jours d'après

Je sais précisément quand maman est morte. C'était un mercredi, le mercredi 18 janvier 1989. J'avais treize ans. Elle, trente-neuf, l'âge que j'ai aujourd'hui. Durant toute la nuit, le bruit des pas dans l'escalier, dans le couloir, m'avait maintenu dans un sommeil agité, entrecoupé de courtes phases d'éveil. Il fallait passer devant ma chambre pour arriver à la sienne. Derrière la porte, on murmurait, on chuchotait, on allumait la lumière puis l'éteignait. La mort s'organisait, se préparait.

Je me réveillai, comme tous les matins, assez tôt. Généralement, le mercredi, à 9 heures, je me rendais à mon cours particulier de mathématiques. Mais ce jour-là, j'attendis. Je savais qu'il fallait attendre quelque chose, que je ne devais pas me lever, prendre ma douche, m'habiller, faire mon sac, prendre mon vélo et aller chez madame Capdevielle me faire expliquer les fractions, les nombres relatifs ou la

résolution d'équations. La porte s'ouvrit et papa n'eut rien à dire. Je fondis en larmes. Sur-le-champ. Ça se sent la mort d'une mère. Ça arrache les tripes, ça crève le cœur. Ça vous vide, en un instant, en un souffle. Plus rien ne vous retient. Lâché dans l'inconnu, dans le noir. Seul.

Maman n'était pas encore partie, elle *partait*. Elle s'en allait. Il fallait l'accompagner. Je pouvais lui parler, elle entendrait ma voix. Je devais la rassurer, lui prendre la main, la lui caresser. Essayer de n'être pas triste, tout au moins de ne pas le lui faire ressentir. Après, le soir probablement, ce serait trop tard, maman ne serait plus là, elle nous aurait quittés...

De nouveau seul dans ma chambre, je mis mon oreille contre le mur qui me séparait d'elle. Je ne comprenais pas vraiment ce qui arrivait et pourtant j'avais compris si vite. Cette mort qui m'avait été cachée, dont on ne m'avait parlé qu'à demi-mot, ou que je m'étais refusé à voir surgir était désormais là. Je ne pouvais plus la nier, la refouler. C'était la fin. Cependant, je ne l'entendais pas, la mort. Elle était silencieuse. Elle ne m'entendait pas, elle non plus. Elle était sourde. Comme l'on dit d'un bruit. Sourd.

## TU VIVRAS TOUJOURS

J'avais peur de me rendre au chevet de maman mais tant de choses à lui dire. Je savais que je ne supporterais pas cette image, que je ne pourrais pas me poser là, m'asseoir sur le bord du lit, à côté d'elle, et parler, comme si de rien n'était. Alors, c'est de derrière la cloison que je commençais mon monologue. Tout doucement. Je m'entraînais, rôdais mes phrases, mes mots. Le papier peint était bleu nuit. Des lignes multicolores y formaient des losanges. À l'endroit où je me trouvais, le raccord entre les deux bandes de papier était mauvais. Les droites ne se rejoignaient pas. Je voyais là le signe de ma séparation d'avec maman, comme si nos lignes de vie se dissociaient, empruntaient deux voies, deux chemins irrémédiablement divergents. Nous recroiserions-nous un jour ?

Un peu calmé, par la douleur, par le rien, par l'absence, je sortis de ma chambre, fis les quelques pas nécessaires pour rejoindre le lit où elle était allongée depuis plusieurs semaines. Ma main se posa sur la poignée de la porte mais je n'arrivais pas à exercer la pression nécessaire pour l'ouvrir. Aller dire au revoir à maman, c'était accréditer son départ. Elle n'oserait pas mourir, elle résisterait tant que je ne serais pas venu à ses côtés.

Après quelques hésitations, j'entrai. La pièce était sombre. Je trouvai maman plongée dans un sommeil pré-mortuaire, recouverte

d'une couette qui remontait au niveau de sa poitrine et sur laquelle reposaient, le long de son corps, ses bras. L'un d'entre eux était relié à la perfusion qui l'avait soutenue dans son combat pour la vie et qui délivrait maintenant les dernières doses de morphine qui l'empêchait de souffrir et l'emportait, au loin. J'observais le liquide descendant lentement le long du tuyau transparent. Son visage était serein, moins marqué par la douleur qu'il ne l'avait été les derniers temps. Le relève-buste métallique avait été remis et remplacé par des oreillers, la bouteille d'oxygène et les nombreuses boîtes de médicaments qui trônaient généralement sur la table de nuit avaient aussi disparu. La chambre, ainsi débarrassée de son décorum hospitalier, avait repris forme humaine. Comme s'il fallait la rendre humaine, la mort...

Je m'avançai et embrassai la joue de maman, mes yeux déjà embués de larmes, mon nez reniflant. « C'est moi, c'est Arnaud. » Je pris sa main dans la mienne, la serrai. Mais alors que je m'apprêtais à prononcer les mots que j'avais préparés, les mots simples d'un enfant à sa mère, pour lui dire qu'il l'aimait, j'explosai dans un sanglot que j'essayai de réprimer, de contenir dans mon poing serré. Rien ne sortait de ma bouche, rien. Sinon un silence entrecoupé de légers cris que j'étouffai. « Maman... » Je tentais de me reprendre, en vain. Je crois finalement n'être pas parvenu à lui balbutier quoi que ce fût. À chaque tentative pouvais-je au moins l'embrasser de nouveau. Je



## TU VIVRAS TOUJOURS

la regardais et écoutais le son de son souffle devenu si léger. À quoi tenait la vie, désormais? En moi, contre moi, malgré moi, je lui disais au revoir, au revoir, au revoir... Et je me haïssais de ne rien pouvoir faire d'autre.

Je ne sais si ce cérémonial se déroula tout au long de la journée. Je me rappelle avoir croisé mon frère, de quatre ans mon aîné, sortant de la chambre, alors que je m'apprêtais à y entrer à mon tour, une fois de plus. Je n'ai pas le souvenir qu'il ait eu quelques gestes à mon intention, ni qu'il m'ait dit quelques mots. Juste un regard tendre et perdu. Il portait lui aussi la mort de sa mère à ce moment-là, comme il pouvait, sur ses épaules ou dans ses bras, tant bien que mal. Peut-être la portait-il depuis plus longtemps que moi, avait-il compris ou été informé plus tôt de la gravité de son état. Nous jaugeâmes notre peine respective et la manière dont nous l'apprivoisions. Mon père, le matin, m'avait pris dans ses bras, en dehors de tout langage. Le monde s'effondrait pour lui aussi. Maman, c'était son premier amour. Ils s'étaient mariés à vingt ans.

J'étais sûrement très entouré, mais la plupart des images que je conserve de ces instants sont celles d'un enfant seul. Dans ma chambre. Seul avec mon chien, dans le jardin ou avec mon chat, dans le garage. Seul. Seul sur mon vélo, blanc, qui m'avait été offert un mois plus tôt,



à Noël et avec lequel je partis errer dans les rues d'un quartier voisin. Je roulais vite, avec le sentiment d'être dans un film, essayant de me mettre en danger, ne regardant pas vraiment ce qui se passait autour de moi, brûlant les stops. Au milieu de ma perte, dans une rue étroite, je vis apparaître, un peu plus loin, une femme, assez âgée. Elle devait avoir perdu sa mère, probablement. Je voulais qu'elle m'explique ce que cela faisait. Ça fait quoi de perdre sa mère, madame, on est comment après ? Partirait-elle, cette boule, là, que je ressentais déjà, que j'éprouvais, au centre de ma poitrine ? M'étoufferait-elle longtemps ? Toujours ? Mais la dame monta dans sa voiture et la voiture disparut. Elle me laissa seul, elle aussi. Sans réponse.

Je ne sais plus chez qui je dormis la nuit où elle s'éteignit. Avant de partir, je dus aller l'embrasser. Cette fois-là était la dernière. Dans mon esprit, tout était clair, je savais, désormais. Pourtant, je lui dis « à demain ». Pour me rassurer. Pour la rassurer, elle. Puis je lui murmurai : « Dors bien. » Je suppose que je désirais au plus profond de moi qu'elle trouve le sommeil, une forme de paix, que le passage lui soit doux, autant qu'il puisse l'être. Je désirais surtout la revoir. Vivante. « Dors bien », ça veut dire : « Réveille-toi, après. » On ne se résigne jamais à la mort des autres, de ceux que l'on aime. C'est pour cela que l'on s'invente des vies après la vie, pour les sauver de la mort. Pour qu'elle n'ait pas le dernier mot.